

Zeitschrift: Gazette musicale de la Suisse romande
Herausgeber: Adolphe Henn
Band: 3 (1896)
Heft: 9

Rubrik: Correspondance

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

quable de l'exécution. Pour le fond, le temps « fera beaucoup » à l'affaire.

Chose caractéristique, M. Ganz joue avec la même aisance extérieure, les autres morceaux de son programme; on ne sait, derrière cette maîtrise du « dehors », s'il aime ou non ce qu'il traduit.

Le choix révèle le pianiste pour le moins autant que le musicien: un *Prélude* de Rachmaninoff, qui a de la grandeur, et sonne bien sur l'excellent piano de Fötisch; un *Scherzo (ut ♯)* de Chopin, avec un beau chant; une *Berceuse* de S. Heller, pour les nuances douces, et une terrible *Etude d'Octaves* de Kullak, pour le prestige du poignet, la verve et la puissance dans l'exactitude.

M. Ganz a fait entendre aussi plusieurs compositions: trois poèmes *Il faut aimer, Fleur de deuil, Echo*, chantés par M^{le} Ketten. Si l'on admire la facture, l'analyse musicale, on peut s'étonner de la teneur lugubre des textes; si par bonheur ce désespoir est factice, M. Ganz mérite alors qu'on le gronde pour son choix! Son *Menuet*, très sonore, montre de nouveau ces allusions au style de Grieg que nous relevions naguère; il faut éviter ces *procédés locaux* qui trahissent la pensée, étrangère à leur vraie patrie.

Ce petit fait corrobore le caractère général d'impersonnalité que nous trouvons à regret en M. Ganz. Plus il deviendra lui-même, plus son action y gagnera. Il est, du reste, de ceux dont on a tout droit d'espérer.

La place manque absolument pour parler en détails de M^{le} Ketten, comme cantatrice, de M. A. Rehberg, et de son violoncelle (*Air et Gavotte* de Bach; *Elégie, Scherzo* de van Goëns), le tout accompagné par l'infatigable jeune pianiste. Nous les remercions pour leur gracieux concours, qui a mis une grande variété au programme.

Remercions aussi le Conservatoire, qui dote Lausanne de deux artistes nouveaux, non seulement comme pianistes, mais comme musiciens: c'est leur plus grande richesse et notre plus grand plaisir.

Mr.



CORRESPONDANCE

—

DUSSELDORF. — Le 73^e festival rhénan qui vient d'avoir lieu offrait plus d'intérêt que celui entendu l'an dernier à Cologne.

Le premier jour deux *Antiennes* de Händel, dont l'exécution a souffert un peu par suite de la surabondance du personnel chorale, et la *Kaiser-Marsch* de Wagner que le chef d'orchestre J. Buths a fait jouer avec beaucoup de conviction.

Pour le *Magnificat*, de Bach, même chose à dire que pour les *Antiennes* en ce qui concerne les chœurs. A part quelques détails sur lesquels je n'insisterai pas, la *Neuvième symphonie* de Beethoven a été fort bien rendue tant par l'orchestre que par les solistes et les chœurs.

Le second jour, le *Paradis et la Péri*, de Schumann a obtenu un vif succès, partagé avec l'excellent pianiste Busoni dans le *Concerto en la de Liszt*.

L'ennuyeuse *Symphonie pathétique* de Tschaïkowsky, jouée le troisième, a été froidement accueillie, bien que vaillamment défendue par l'orchestre et son chef. Busoni a joué la *Fantaisie* pour piano, chœurs et orchestre de Beethoven, s'y est fait fort applaudir, de même que Sarasate dans le *Concerto* de Mendelssohn et le *Rondo capriccioso* de Saint-Saëns.

J'ai gardé pour la fin Richard Strauss qu'on a applaudi comme chef d'orchestre de premier ordre et excellent compositeur. Il a dirigé avec une autorité incontestable trois de ses œuvres: *Don Juan, Tell Eulenspiegel et Wanderers Sturmlied*, cette dernière avec chœur. Le succès qu'il a remporté a dû le consoler de la mauvaise exécution, au 71^e festival rhénan à Aix-la-Chapelle, de son *Tod und Verklärung*.

MM^{es} Haas, Prégi, Schauseil, MM. R. von zur Mühlen et Messchaert étaient les solistes entendus pendant ces trois jours; tous et plus spécialement M^{le} Prégi, se sont vaillamment comportés et ont droit à des éloges, de même que le musikdirektor Julius Buths qui a préparé consciencieusement toutes ces exécutions.

F. B.



LONDRES. — Les concerts Richter sont un des plus friands morceaux de la saison musicale de Londres; aussi sont-ils énormément courus par un public fidèle et spécial. Le troisième et dernier de cette saison a eu lieu le 8 juin à St-James's Hall et, comme les deux premiers, a été un gros succès. Les amateurs de haute musique sont particulièrement redéposables de cette aubaine à l'entreprise intelligente de M. N. Vert, l'impresario si obligeant envers les représentants de la presse;

sous ce rapport, il se distingue avantageusement, d'un de ses confrères, le directeur du Queen's Hall. Pas n'est besoin de dire que Richter est toujours le splendide chef d'un orchestre qu'il tient admirablement bien en main. Pas un ne conduit comme lui la fameuse Chevauchée des *Walkyries*, lui donnant son tempo normal ainsi que son effet rythmique et énergique. Wagner et Beethoven acquièrent sous son bâton sympathique le summum de leur beauté symphonique.

* * *

Londres a été particulièrement gâté cette saison sous le rapport des violonistes. On dirait qu'ils se sont tous donné rendez-vous dans la métropole britannique. Mais je ne parlerai que des deux principaux, des deux géants devant lesquels tous les autres pâlissent ; j'ai nommé Sarasate et Ysaye. Pour la première fois ces deux virtuoses se sont trouvés en même temps à Londres et, par suite d'une regrettable erreur d'organisation, ont joué deux samedis consécutifs à la même heure, l'un à St-James's Hall et l'autre à Queen's Hall.

Ils se sont donc involontairement fait concurrence, une concurrence qui a amèrement déçus tous les dilettanti du violon. Le proverbe qui dit qu'abondance de biens ne nuit pas s'est trouvé ici en faute.

Donc Ysaye a donné une série de trois récitals, les 30 mai, 6 et 13 juin, et l'on peut dire sans hyperbole qu'il a provoqué dans les auditoires nombreux accourus spécialement pour l'entendre un enthousiasme délirant. Comme Jules César il peut dire avec orgueil : *Veni, vidi, vici*. Ses trois programmes étaient admirablement composés. Il a fait preuve d'un haut jugement artistique, en choisissant pour son premier récital — avec orchestre — les deux plus beaux concertos, ceux de Beethoven et de Mendelssohn. Jamais régal plus divin n'a été servi à un public appréciateur et jamais je n'ai entendu rendre ces chefs-d'œuvre avec tant d'intelligence artistique, servie par une technique si étonnante et un sentiment passionnel si émouvant. Ces deux concertos si différents d'allure se rehaussaient l'un l'autre par contraste, et l'on ne savait après leur exécution si brillante lequel des deux le plus admirer. C'est qu'Ysaye est un tempérament musical transcendant ; ce n'est pas un simple virtuose, un égreneur de notes se jouant des difficultés, c'est un interprète sympathique et vibrant des compositeurs dont il traduit les œuvres. C'est parce qu'il est musicien jusqu'au bout des ongles, compositeur, chef d'orchestre hors ligne, qu'il donne à sa virtuosité merveilleuse ce cachet artistique, cette

empreinte *sui generis* qui fait que sous son archet magique on découvre de nouvelles beautés à des œuvres souvent entendues et que des artistes moins bien doués n'avaient pas su révéler. En un mot Ysaye est un violoniste de génie, et cela dit tout.

Dans les deux derniers récitals le piano a remplacé l'orchestre ; aussi le maître a-t-il eu soin de choisir les morceaux qui perdaient le moins à se passer de l'orchestration. Avec l'aide de son frère Théophile, il a joué une sonate de Grieg et ici, je ferai une remarque qui montre une fois de plus combien Ysaye comprend l'exécution artistique d'une œuvre de valeur. Au lieu de lire sa partition, comme le font tous les autres violonistes et même Sarasate, il l'a jouée de mémoire, comme il joue les concertos. De cette façon, il a pu donner toute l'expression dont la sonate est capable, la phrasier comme elle doit l'être, lui donner toute sa valeur, en un mot l'interpréter. Une chose qui m'a frappé en voyant Sarasate cette année et les années précédentes lire ses sonates (et il en donne deux à chaque concert) en mettant son binocle sur son nez, c'est l'air d'ennui avec lequel il semblait les jouer. Il avait l'air d'accomplir une besogne et non de jouer avec plaisir. La sonate n'est déjà pas une musique de concert, c'est une musique de chambre (à mon avis), et si à cette difficulté vous joignez celle de l'exécutant tournant ses pages ou attendant qu'on les lui tourne, c'est de gaieté de cœur jeter un froid sur la performance.

Dans *Zigeunerweisen*, ce morceau brillant et verveusement endiablé du violoniste espagnol, Ysaye a été superbe. Certes, Sarasate est inimitable en jouant sa propre composition ; il est surtout *exquis*, avec sa touche légère, sa facilité remarquable à dissimuler l'effort, sa grâce impasible, marmoréenne, sa sûreté inouïe, sa pureté irréprochable, en un mot sa sincérité olympienne ; mais Ysaye est autre. Bien qu'il soit de race flamande, avec un masque d'empereur romain de la décadence, il a une fougue, un emportement qu'on s'attendrait plutôt à trouver dans les veines de l'espagnol ; et, à mon goût, il rend mieux, ou plutôt il rend avec plus de feu, plus de sensualité, les danses bizarres des tsiganes, et aussi il donne plus d'expression frissonnante à l'émouvante cantilène qui précède le prestissimo final où la vertigineuse fantaisie du compositeur bondit la bride sur le cou.

JULES MAGNY.

